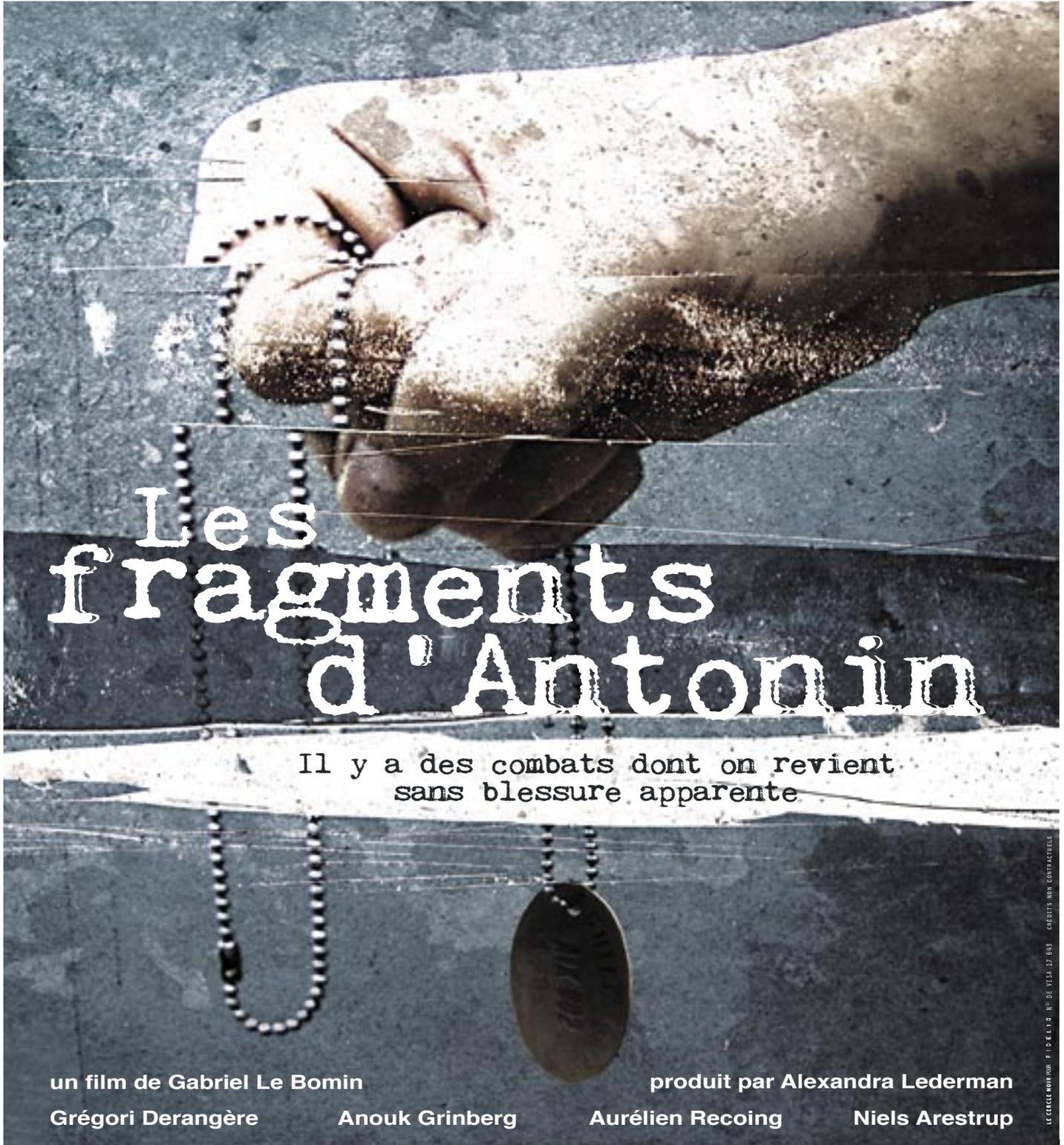


Édition
spéciale
réalisée par

L'HISTOIRE

www.histoire.presse.fr



Les
fragments
d'Antonin

Il y a des combats dont on revient
sans blessure apparente.

un film de Gabriel Le Bomin
Grégori Derangère

Anouk Grinberg

produit par Alexandra Lederman
Aurélien Recoing

Niels Arestrup

Sortie au cinéma le 8 novembre 2006



FONDATEUR GAN
POUR LE CINÉMA

CNC Centre national de la cinématographie

www.lesfragmentsdantonin.com

Franche-Comté
Conseil régional

REZO FILMS



© Nicolas Sautiez/Dragoonie Films

La vision du cinéaste

C'est en réalisant, il y a quelques années, un documentaire sur les chocs traumatiques de guerre pour le musée du Val-de-Grâce qu'est née l'idée de travailler ce thème à travers une fiction. En recherchant des archives de l'époque, je découvrais une série de bobines des années 1917 à 1920 présentant des images bouleversantes : des soldats revenus du front y étaient filmés dans des états de confusion mentale et d'étonnante agitation. Qu'avaient-ils donc vu, qu'avaient-ils donc fait pour revenir ainsi ?

Je n'ai toutefois pas voulu réduire le propos à cette dimension historique sur les débuts de la psychiatrie de guerre. J'ai aussi souhaité aborder dans ce film une question universelle qui se pose à chaque conflit : celle de l'individu confronté à une violence imposée par l'État et les dérèglements moraux que cela génère chez lui.

Dans le récit, où, comme dans un souvenir, les séquences ne s'enchaînent pas nécessairement de manière chronologique mais de manière sensorielle, Antonin rencontre des personnages qui ont chacun engendré une émotion violente, positive ou négative. Ils ont brouillé l'étroite frontière qui se constitue en temps de guerre entre le bien et le mal et ont transféré le conflit extérieur en un conflit intérieur, faisant céder un peu plus la raison d'Antonin jusqu'au basculement final.

Gabriel Le Bomin

Le synopsis

Cinq prénoms inlassablement répétés. Cinq gestes obsessionnels. Cinq moments de guerre. Antonin est revenu des combats sans blessure apparente. La sienne est intime, enfouie. Nous sommes en 1919

et le professeur Labrousse, pionner dans le traitement des traumatismes de guerre, se passionne pour son cas. Sa méthode, nouvelle et controversée, doit lui faire revivre les moments les plus intenses de sa guerre afin de l'en libérer.



© Dragoonie Films

Les personnages



© Dragoonie Films

Antonin

(Grégori Derangère)

Instituteur avant la guerre, ce jeune soldat va rester dans un état de choc quasi constant à la suite de ses expériences dans les tranchées.

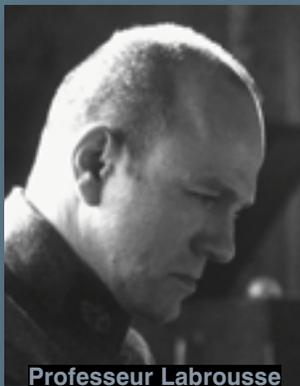


© Dragoonie Films

Madeleine

(Anouk Grinberg)

Madeleine, infirmière à la Croix-Rouge, est un personnage blessé mais digne, qui ouvrira pour Antonin le chemin d'une guérison possible.



© Dragoonie Films

Professeur Labrousse

(Aurélien Recoing)

Ce médecin représente les psychiatres qui ont tenté de comprendre les traumatismes de guerre et d'imposer des traitements adaptés.



© Nicolas Sautiez/Dragoonie Films

Professeur Lantier

(Niels Arestrup)

Médecin-chirurgien, il s'oppose aux méthodes du psychiatre et remet en doute l'aspect invalidant des traumatismes d'Antonin.



La vie dans les tranchées est faite à la fois de moments de tension et de longues attentes. Entre les attaques, il faut chasser la peur qui taraude, tromper l'ennui... Des liens amicaux se tissent parfois. Les anciens combattants ont un souvenir intense de ces solidarités entretenues dans les tranchées : ce sont elles aussi qui les ont aidés à tenir.

Nicolas Offenstadt

Pourquoi ils se sont battus

Comment les soldats de la Première Guerre mondiale ont-ils tenu dans l'enfer des tranchées ? Les historiens nous aident à y voir plus clair.

Comme chez tous les soldats de la Première Guerre mondiale, en plus de quatre ans de guerre, l'état d'esprit des combattants français connaît des fluctuations sensibles.

Selon l'appartenance sociale, les croyances religieuses ou l'ancrage politique, les expériences varient. La région d'origine peut aussi avoir une incidence sur les motivations des poilus, ainsi ceux qui viennent des zones occupées par les Allemands à partir de 1914, au Nord et à l'Est, ont-ils souvent un investissement particulier dans le conflit.

Les unités connaissent des parcours multiples : certaines sont engagées dans les plus durs affrontements,

d'autres sont moins exposées. Les différents fronts ont également leurs spécificités, des forêts de l'Argonne au front d'Orient en passant par la guerre de montagne. Les grandes batailles (tel Verdun) ont été en général des expériences éprouvantes pour l'ensemble des combattants engagés.

Cependant, certaines attitudes apparaissent largement partagées. En 1914, la grande masse des soldats français qui part croit en la justesse de la cause, celle d'une guerre de la République, du droit contre des Empires agresseurs. Ces soldats se représentent aussi le conflit comme une guerre courte, de mouvement et de batailles. Or, très vite, ils découvrent la violence insoupçonnée du feu des mitrailleuses

© ecpad/France



et la désuétude des charges de cavalerie. Dès l'automne 1914, sur le front occidental, les armées s'enterrent dans des tranchées. Des milliers de témoignages racontent la dureté de cette guerre de position : le froid, la boue, les rats et les poux, l'insuffisance du ravitaillement, les sorties meurtrières pour des gains insignifiants, les bombardements et leurs conséquences, non seulement sur les corps mais aussi psychologiques.

L'état d'esprit des hommes, de plus

L'AUTEUR

Maître de conférences à l'université Paris-I, membre du CRID 14-18, Nicolas Offenstadt a notamment dirigé *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire* (Stock, 2004).

L'assaut

Ancien psychiatre militaire, Louis Crocq décrit l'état psychique des soldats au moment de l'assaut. « Sous l'effet d'une décharge réflexe d'adrénaline, le cœur bat plus vite, le foie libère du sucre dans le sang pour vous donner de l'énergie, tous vos muscles sont tendus... Le combattant évacue les *stimuli* inutiles, il ne retient plus que les informations significatives.

» Ce sont les vertus du stress d'adaptation, sorte de réflexe psychologique qui permet de nous tirer d'affaire dans ce type de situation. Naturellement ce stress s'accompagne de symptômes très gênants : le cœur qui bat à 140-150, la tension très élevée, les cheveux hérissés... »

(© L'Histoire n° 267, pp. 68-69.)



10 millions de morts

Près de 10 millions d'hommes sont morts au cours de la guerre dont :

2 millions d'Allemands
1,8 million de Russes
750 000 Britanniques

Proportionnellement à sa population, avec 1,4 million de morts, la France est le pays où les pertes ont été les plus élevées.

A ces morts français, il faut ajouter plus de 3 millions de blessés.

Parmi eux, 60 000 amputés et entre 10 000 et 15 000 « gueules cassées ».

On ne dispose pas de statistiques concernant les traumatismes de guerre.

Dans les tranchées, les soldats attendent le coup de sifflet de l'officier qui indiquera l'attaque. Il faudra alors se jeter sur le no man's land, plié en deux, pour réduire la surface exposée aux tirs.

en plus critique, en général, vis-à-vis de l'expérience endurée, évolue, et les stratégies d'esquive se multiplient. En 1917, suite à l'offensive particulièrement désastreuse du général Nivelle au Chemin des Dames, de grandes mutineries touchent l'armée française.

Pour la majorité des hommes, les attitudes faites de résignation et de lassitude s'entremêlent avec un sens du devoir souvent vivace, et avec une forme de conscience professionnelle. Les soldats s'adaptent et en viennent à évoquer la guerre comme un « métier », même si leurs motivations et leurs justifications varient aussi d'une situation à l'autre, d'un moment à l'autre.

Mais devoir vis-à-vis de qui ? Le sens du devoir tient d'abord à l'intériorisation de l'ordre républicain et aux habitudes d'obéissance inculquées par l'école et les autres instances de

socialisation. Il s'exprime largement à l'égard de ses camarades : les morts dont on sert la mémoire en donnant un sens au combat mené, mais aussi les vivants, le petit groupe avec lequel on est en campagne.

On tient également parce que les Allemands sont en France, et pour l'arrière, sa petite région, pour l'image donnée aux siens, à son village. On tient encore parce que l'on n'a pas vraiment le choix : outre l'encadrement des gradés, les gendarmes surveillent les arrières, et la justice militaire peut être prompte à déclencher les procédures (cf. ci-dessous).

Il y a aussi les expédients d'un temps, pour aider à « tenir », comme l'alcool ou les permissions, et les encouragements que savent apprécier les soldats comme les décorations.

Après-guerre, les anciens combattants valoriseront particulièrement la « camaraderie » du front. ■

Fusillé pour l'exemple

Certains défaillances disciplinaires des soldats sont sanctionnées par le passage en conseil de guerre. Toutes les armées (sauf les Australiens) ont ainsi procédé à des exécutions après condamnation à mort : autour de 600 dans l'armée française, de 750 pour les Italiens, 48 au minimum dans l'armée allemande.

En France, on assiste à une nette évolution de ces pratiques, progressivement mieux contrôlées. Deux tiers environ des fusillés le sont en 1914 et 1915, les mutins de 1917 représentant bien moins d'un dixième de l'ensemble des fusillés de la Grande Guerre. Il convient d'ajouter à ces chiffres les exécutions sans jugement, autori-

sées par les règlements en certaines circonstances.

Souvent, les procédures judiciaires ou les exécutions sont restées à l'état de menace pour faire pression sur la troupe. Avec ou sans jugement, la notion d'exemplarité a largement guidé les officiers dans la répression disciplinaire.

N. O.



L'exécution sommaire montrée dans *Les Fragments d'Antonin* reflète une réalité, difficile à quantifier : certains soldats ont été abattus parce qu'ils refusaient de monter à l'assaut.



© Nicolas Sauliez/Dragoonie Films



© ecpad/france



14. 18. 1918



© ecpad/france

Bruno Cabanes

La folie, le médecin et la guerre

Au début, on a cru qu'ils simulaient ou que seuls les plus faibles étaient touchés. Mais il a fallu se rendre à l'évidence. Ce sont des milliers d'hommes que la guerre a fait basculer dans la folie.

Dès les premières semaines de la Grande Guerre, nombre de combattants manifestent des troubles inquiétants et de tous ordres. Comme Antonin dans le film, certains sont agités de tremblements convulsifs. D'autres perdent la vue ou sont paralysés. Le franchissement d'un seuil de violence sur le champ de bataille explique cette flambée de traumatismes.

La psychiatrie de guerre, qui n'en est encore qu'à ses débuts, hésite. Certains médecins défendent l'idée d'une prédisposition aux troubles nerveux des populations jugées les plus faibles. Un autre courant met l'accent sur les causes externes des troubles, notamment le choc provoqué par le souffle de l'explosion : c'est le sens

du mot *shell shock*, apparu en 1915 et parfois traduit sous le terme français « obusite ».

Progressivement, en tout cas, les armées se dotent de centres spécialisés. Situés près de la zone des combats, ils servent à faire le tri entre les cas légers et les cas les plus graves, et à débusquer ceux que l'on tient pour des simulateurs : c'est l'une des obsessions des psychiatres, pris entre leur devoir d'officier – qui leur impose de renvoyer au plus vite les soldats en première ligne – et leur devoir de médecin – qui leur prescrit de soigner leurs malades.

Que sait-on d'ailleurs des souffrances des soldats traumatisés, dont bien peu ont su décrire leurs troubles ? Le poète anglais Siegfried Sassoon fait exception. Admis en juillet 1917 à

l'hôpital militaire de Craiglockhart, dans les environs d'Édimbourg, où il sera soigné par le grand psychologue W. H. R. Rivers, il témoigne : « *Mon cerveau est tordu comme un fil de fer serré [...]. Et quand les lumières s'éteignent [...], les horreurs reviennent en rampant : le sol est parsemé de paquets de chair morte et d'os.* »

Dans les centres de l'avant, on préconise essentiellement du repos, une alimentation à base de lait et de légumes, et l'on insiste sur la nécessité d'une prise en charge rapide du malade. Généralement, au bout d'une à deux semaines, les patients sont renvoyés au combat.

Les cas les plus lourds sont cependant pris en charge par des asiles situés loin de la ligne de front. Les malades font des exercices physiques : course,

Les blessures physiques, s'accompagnent chez certains combattants de blessures invisibles tout aussi douloureuses. Le côtoiement des cadavres, la mort (sa propre mort) vue dans le regard des camarades ou des ennemis mourants ont pu provoquer chez les soldats des troubles psychiques.

L'AUTEUR

Maître de conférence à l'université Yale (États-Unis), Bruno Cabanes est membre du comité de rédaction de *L'Histoire*. Il a notamment publié *La Victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français, 1918-1920* (Le Seuil, 2004).

sauts à la corde, mouvements d'assouplissement. Par ailleurs, des bains d'eau tiède sont censés calmer les angoisses des commotionnés. Dans certains (rares) hôpitaux, on pratique l'hypnose, comme dans le service où est soigné Antonin.

Parfois, l'électrothérapie se substitue aux méthodes douces, dans une longue tradition héritée du XIX^e siècle. On cherche alors à agir sur la volonté du malade, par l'effet combiné de la surprise et de la peur. « *Le courant, faible au début, est augmenté progressivement d'intensité* », recommandent des neurologues français en 1917.

L'un des adeptes de cette méthode

brutale, Clovis Vincent, dirige le centre neurologique de Tours. A l'été 1916, sa réputation est ternie par l'affaire Baptiste Deschamps, un soldat traduit en justice pour avoir refusé le traitement par électricité et frappé Vincent au visage. Le procès suscite de vifs remous et, contre toute attente, le verdict est assez modéré : Deschamps est condamné à six mois de prison avec sursis, alors qu'il risquait la peine capitale. Mais si le service de Clovis Vincent est fermé en 1917, l'électrothérapie est pratiquée durant toute la guerre.

Qu'advient-il de tous ces blessés psychiques après le conflit ? Dans

de nombreux pays, comme la France, les statistiques les concernant nous manquent. En Grande-Bretagne en revanche, on sait que 65 000 anciens combattants bénéficient, dans les années 1920, d'une pension pour « neurasthénie », soit 5 % des pensionnés de guerre et 10 % des invalides de guerre au Canada.

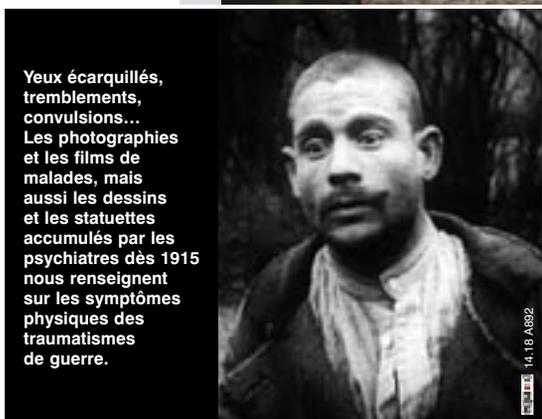
Seuls les témoignages de leurs proches permettent de retrouver la trace des traumatisés de la Grande Guerre. Le philosophe Louis Althusser se souvient ainsi des hurlements poussés par son père, comparables à ceux d'« *un loup en chasse ou aux abois, interminables, d'une violence insoutenable* ». ■

Le point de vue d'Édouard Zarifian, psychiatre

Si les traumatismes de guerre ont été observés dès 1915, c'est après le conflit au Vietnam que le concept a été défini.



© Daigoane Films



1418 AB22

Yeux écarquillés, tremblements, convulsions... Les photographies et les films de malades, mais aussi les dessins et les statuettes accumulés par les psychiatres dès 1915 nous renseignent sur les symptômes physiques des traumatismes de guerre.

« Au cours de la Première Guerre mondiale, des psychiatres opiniâtres, coupés des publications de la médecine civile, ont identifié et répertorié pour la première fois les maladies psychiques des combattants.

» Mais ce n'est qu'après la guerre du Vietnam, à la fin des années 1970, lorsque des vétérans ont réclamé des pensions d'invalidité pour des troubles qui n'étaient pas encore reconnus

officiellement par la médecine, que les psychiatres militaires américains ont conceptualisé le *Post Traumatic Stress Disorder* (PTSD), que l'on traduit par « état de stress post-traumatique ».

» La description des symptômes s'est alors affinée : sursaut au moindre bruit, tremblements, sentiment d'horreur, répétition dans la tête ou dans les rêves de scènes que l'on ne peut chasser... Le malade cherche à se protéger de toutes les situations et de tous les détails susceptibles de lui rappeler, par association d'idées, ce qu'il a vécu.

» La perte des émotions et l'incapacité de faire des projets qui en découlent peuvent provoquer de véritables maladies psychiques, comme la dépression ou l'amnésie totale.

» Aujourd'hui le concept de stress post-traumatique a été étendu à la vie civile : catastrophes naturelles, accidents d'avion ou actes terroristes sont considérés comme les déclencheurs potentiels de troubles majeurs du comportement. »

(Propos recueillis par L'Histoire.)

POUR EN SAVOIR PLUS

- **S. AUDOIN-ROUZEAU, J.-J. BECKER** (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Bayard, 2004.
- **A. BECKER, S. AUDOIN-ROUZEAU**, *La Grande Guerre*, Gallimard, « Découvertes », 1998.
- **B. CABANES**, *La Victoire endeuillée*, Le Seuil, 2004.
- **F. COCHET**, *Survivre au front, 1914-1918*, 14-18 éditions, 2005.
- **L. CROCQ**, *Les Traumatismes psychiques de guerre*, Odile Jacob, 1999.
- **S. DELAPORTE**, *Les Médecins dans la Grande Guerre*, Bayard, 2003.
- **N. OFFENSTADT**, *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Stock, 2004.
- **F. ROUSSEAU**, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Ellipses, 2006.
- « 1914-1918. LA GRANDE GUERRE », *Les Collections de L'Histoire* n° 21.

SUR INTERNET

- **L'HISTORIAL DE PÉRONNE**
www.historial.org
(dossiers pédagogiques et thématiques sur la Grande Guerre).
- **MÉMORIAL DE VERDUN**
www.memorial-14-18.com.
(articles, chronologie et cartes).

La roulotte d'Antonin n'est pas une exception : à partir de colombiers fixes et mobiles, généralement auprès des états-majors, les pigeons servaient aux troupes de liaison de l'avant vers l'arrière. On les utilisait aussi pour les patrouilles et les missions de reconnaissance.



© Nicolas Sautiez/Dragoonie Films

Les coursiers du ciel

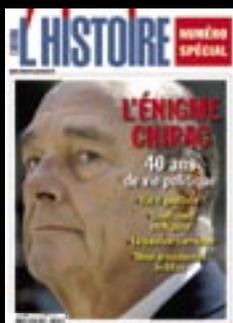
Les pigeons voyageurs font partie des différents moyens de transmission utilisés dans la guerre des tranchées. Des détachements spécifiques sont organisés par l'armée. Lors des déplacements et dans les combats surtout, comme à Verdun, il était difficile d'installer et de maintenir les lignes téléphoniques, et la fumée, en particulier, gênait les liaisons optiques. Aussi était-il nécessaire de recourir aux pigeons et à des messagers à pied, des « coureurs ».

L'efficacité des pigeons semble inégale selon les lieux et les moments : les oiseaux pouvaient

être blessés, tués ou désorientés par les bruits et les conditions du combat, mais les rapports pour la bataille de la Somme (1916), notamment, montrent une grande fiabilité de la communication par pigeons.

« L'héroïque fidélité de ces agents de liaison ailés » est ainsi célébrée dès la guerre. En témoigne aujourd'hui encore, à Verdun, la plaque apposée au fort de Vaux qui honore le « dernier pigeon » envoyé le 4 juin 1916 par le commandant Raynal : il est arrivé « mourant au colombier » ... et reçut une citation.

N. O.



Depuis presque 30 ans, chaque mois, *L'Histoire* fait appel aux meilleurs spécialistes et traite des sujets qui ont marqué le monde, de l'Antiquité à nos jours. Ses lecteurs et ses abonnés profitent de 98 pages richement illustrées, d'un dossier consacré à une grande question complété par de nombreux documents. *L'Histoire* fait également une large place à l'actualité de la recherche, à celle de l'édition, des expositions, des médias, du Web et publie chaque année 3 numéros spéciaux. Les lecteurs découvrent les interviews de grands témoins, des documents inédits, des cartes, des chronologies, des articles de recherche, des opinions, et une diversité de contributions sur tout ce qui fait l'actualité de l'histoire.

La rédaction de *L'Histoire* est responsable des titres, inter-titres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4 du Code de propriété intellectuelle). Dépôt légal 3^e trimestre 2006. © 2006 Société d'éditions scientifiques.

L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE CRÉÉE EN 1978.
ÉDITÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
4, RUE DU TEXEL, 75014 PARIS - TÉL. : 01 40 47 44 00

www.histoire.presse.fr

PRÉSIDENT DU COMITÉ

DE RÉDACTION :
Stéphane Khémis
ASSISTANTE
DE DIRECTION :
Christie Mazataud
CONSEILLERS
DE LA RÉDACTION :
Michel Winock,
Jean-Noël Jeanneney

DIRECTRICE DE LA
RÉDACTION : Valérie Hannin
RÉDACTRICE EN CHEF
ADJOINTE RESPONSABLE
DES COLLECTIONS :
Séverine Nikel
RÉDACTRICE EN CHEF
ADJOINTE : Héroïse Koblebka
SÉCRÉTAIRE GÉNÉRALE
DE LA RÉDACTION :
Cécile Rey,
assistée d'Olivier Thomas

RÉDACTION :
Juliette Rigondet,
Géraldine Soudri
PREMIÈRE MAQUETTISTE :
Marie Toulouze
PREMIER SÉCRÉTAIRE
DE RÉDACTION :
Raymond Lévêque
DOCUMENTATION-
RÉDACTION :
Sophie Marcus-Antier

RESPONSABLE
PARTENARIATS
ET RELATIONS
EXTÉRIEURES :
Carole Rouaud
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ :
Frédéric Texier
DIFFUSION
(DIFFUSEURS/
DÉPOSITAIRES) :
Évelyne Miont
0 800 30 76 02 (n° Vert)

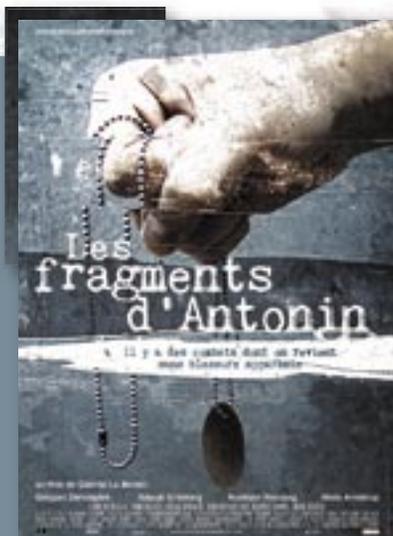
MARKETING DIRECT
ET ABONNEMENTS :
Directrice :
Virginie Marliac (44 16)
Responsable de la gestion :
Isabelle Parez (44 95)
SERVICE
ABONNEMENTS
Tél. France :
0825 003 690
(0,15 /mn)
Tél. étranger :
00 33 3 44 62 52 17

Tél. administration :
03 44 62 52 17
Courriel :
lhistoire@presse-info.fr
ABONNEMENTS, ANCIENS
NUMÉROS, RELIURES
Service abonnements
L'Histoire, B 603, 60732
Sainte-Geneviève Cedex
Tarif France :
1 an, 11 n^{os} : 52,60 €
1 an, 11 n^{os} + 4 n^{os}
Collections de L'Histoire : 72 €

**L'Histoire est publiée
par la SES.**
Président-directeur
général et directeur
de la publication :
Bernard Wouts.
Directeur général :
Stéphane Khémis.

Les fragments d'Antonin

Spécial Enseignants



Avant-premières

gratuites, réservées aux enseignants et aux documentalistes.

Découvrez
Les Fragments d'Antonin
en avant-première
le dimanche 15 octobre au matin

Vous êtes professeur d'Histoire et Géographie ou de Lettres, vous êtes documentaliste au collège ou au lycée, nous vous invitons à découvrir Les Fragments d'Antonin en avant-première dans les villes ci-contre :

LILLE
LYON
MARSEILLE
METZ
NANCY
NANTES
PARIS
REIMS
STRASBOURG
TOULOUSE

Pour trouver la salle de cinéma et l'heure de l'avant-première de votre académie, rendez-vous sur le site (inscription obligatoire).

www.lesfragmentsdantonin.com/enseignants

Vous pouvez aussi contacter votre cinéma de proximité pour étudier la possibilité d'une projection de ce film pour vos classes.

Pour en savoir plus

Retrouvez des ressources pédagogiques complémentaires et complètes sur le site Internet :

www.lesfragmentsdantonin.com/enseignants

Téléchargez gratuitement :

- ce dossier d'accompagnement pédagogique exploitable en cours
- l'intégralité des ressources pédagogiques (articles, textes d'historiens spécialistes, témoignages...)
- la liste des salles de cinéma, région par région, qui programmeront le film

Sortie nationale le 8 novembre 2006

avec Grégori Derangère, Anouk Grinberg, Aurélien Recoing, Niels Arestrup
Laure Duthilleul, Yann Collette, Pascal Demolon, Jean-Baptiste Lera, Richard Sammel et David Assaraf.

Un film écrit et réalisé par Gabriel Le Bomin,
produit par Alexandra Lederman, producteur associé Jean-Francois Geneix.

Image : Pierre Cottreau, montage : Bertrand Collard, décors : Aurélien Geneix, musique : Fabian Romer, costumes : Mahemiti Deregnacourt, son : Xavier Piroelle. Directrice de production : Mirabelle Giraud-Montagne. En association avec la Sofica Soficinema, avec la participation du Centre national de la cinématographie, avec le soutien de la région Franche-Comté et de la fondation Gan pour le cinéma.

Distribué par **REZOFILMS** Suivi de l'opération scolaire par Parenthèse Cinéma

ecpa ▶ d

Les photos d'archives de cette édition spéciale ont été aimablement fournies par l'ECPAD.

Retrouvez les coordonnées et tous les services de la Médiathèque dont une sélection

des fonds photographiques et audiovisuels sur le site Internet :

www.ecpad.fr

La Médiathèque de la Défense propose plus de 3 millions de photographies et près de 17 200 films et vidéos conservés. Une équipe de documentalistes vous accueille, que vous soyez journaliste, étudiant, historien ou simple particulier à la recherche d'un ancêtre ou passionné d'histoire.